

Dr Falardeau et Mr Gratton

Jean-Philippe Gravel

Volume 18, numéro 1, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26534ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J.-P. (1999). Dr Falardeau et Mr Gratton. *Ciné-Bulles*, 18(1), 32–33.

Dr Falardeau et Mr Gratton

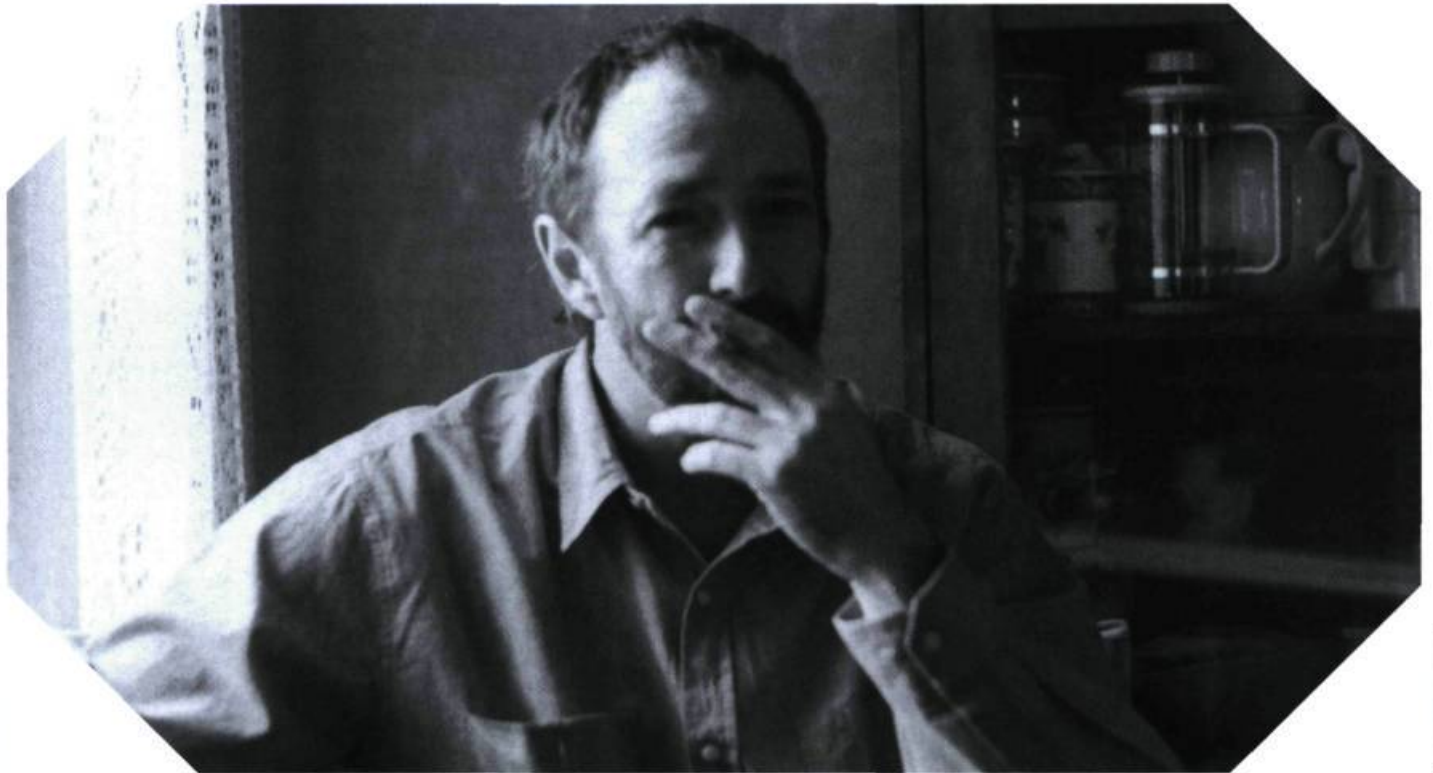
PAR JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Que cela soit ou non une question d'obligation morale — du genre que la critique dans les médias aurait tendance à tracer pour vous —, on pourrait s'attendre à ce qu'un démagogue populiste comme Pierre Falardeau cherche éventuellement à émettre certaines hypothèses sur ce que pourrait être sa «vision constructive» de la société, question d'avancer quelques solutions aux problèmes qu'il dénonce si généreusement.

Disons d'emblée que proposer une lecture nouvelle du drame de la cellule Chénier du FLQ à la séquestration de Pierre Laporte, ou faire le portrait de Patriotes à l'orée de leur pendaison sont déjà des projets plus proches de cette «vision constructive» (du moment où ces films cherchent à proposer une lecture différente, bien que

tout de même didactique et idéalisée chez Falardeau, de ces événements) que de ce qui relève parfois du plus pur esprit guerrier chez le cinéaste, sa propension à ne jamais manquer une occasion de faire la bagarre et «frapper dans le tas».

C'est de ce penchant que vient la figure emblématique à deux tranchants qu'est Elvis Gratton, celui qui, dans **Miracle à Memphis**, devient une star internationale. D'ailleurs, le fait que **Miracle à Memphis** ne se termine pas sur un coup d'éclat à la **Jacob's Ladder** (à l'article de la mort, Gratton aurait imaginé le tout avant de mourir pour de bon) ne manque pas de m'attrister. Car il est évident qu'Elvis Gratton évolue dans un monde qui se plie entièrement à l'image qu'il s'en fait. Image auquel le film fait corps, ce qui explique sans doute que les «Nègues» (comme les Chinois) y soient serviles et stupides, et ce pour quoi, plus généralement, les



Pierre Falardeau (Photo: André Laplante)

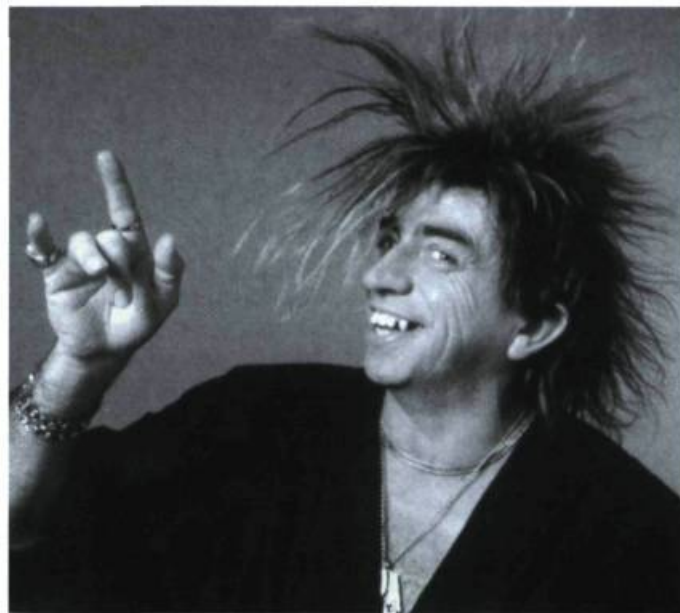
personnages qui entourent Gratton paraissent encore plus stupides que lui. C'est que Gratton, comme on sait, est convaincu de son génie, et il le partage...

Cependant, les choses se compliquent lorsqu'on se demande si le regard de ce réactionnaire personnage n'aurait pas suffisamment de tics communs avec Falardeau lui-même pour rendre la situation embarrassante. Pensez seulement: Gratton ne sait peut-être pas enlever son caleçon de bain, mais Falardeau se reconnaît maladroit metteur en scène. Gratton aime s'exprimer en public même s'il ne pense pas toujours ce qu'il dit, et Falardeau *itou*. Mais surtout, tous deux s'avèrent extrêmement prodigues lorsqu'il s'agit d'exécuter quelqu'un ou quelque chose, quitte à s'époumoner en charges gratuites. Et si les cibles ne sont pas les mêmes, il reste que c'est à peu près la même rhétorique qui existe.

En fait, la charge de Falardeau (et cela de tout temps) peut s'exprimer comme suit: «vois comme on t'aliène». Regarde, cher public, comment les choses ici ne fonctionnent pas avec plus de respect pour l'humain que dans une quelconque république de bananes. Avec les mêmes chefs gagnant l'adoration d'un public qu'ils méprisent et qu'ils mettent au pas dans une société qui leur fabrique tout sur mesure: ses désirs, son confort et sa «liberté», bien sûr, qui devrait être plus qu'une marque de yogourt. Et en regardant l'œuvre vidéographique de Falardeau (**Pea Soup**, notamment), on découvre la portée de cette charge avec une force souvent émoussée dans les fictions du cinéaste puisqu'au lieu d'y prélever ses images du réel, Falardeau se doit de les inventer, créant une réalité de toutes pièces à la mesure d'Elvis Gratton, où la confusion règne.

Mais, à prendre les propos du cinéaste à la lettre, la bêtise est partout et ne mérite pas qu'on la traite avec finesse. Et le public n'échappe pas à cette charge puisqu'il se montre irrémédiablement aliéné lui aussi.

Miracle à Memphis pousse les limites de la caricature au plus bas et on se demande d'où vient la charge exactement: Gratton ou Falardeau? Lorsque le cinéaste nous montre Gratton adulé par une foule de «représentants de minorités ethniques» babillant un charabia incompréhensible, ou par un punk qui prétend penser tout comme lui, il cherche sans doute, question de donner une réponse au public qui avait un peu trop «aimé» **Elvis Gratton: le King des Kings**, à révéler le mépris souverain du personnage de manière à imposer une distance critique envers lui. Mais, en cela comme dans le portrait qu'il peut faire des politiciens, des gens du spectacle et de la télévision, Falardeau peut grossir le trait à un point tel qu'il faut un énorme effort mental



Elvis Gratton II (Miracle à Memphis) (Photo: Carl Valiquet)

pour reconnaître la cible derrière la caricature. Et une caricature grossière et abêtie au point de faire oublier les contours de l'original demeure-t-elle une bonne caricature?

Les détracteurs de Falardeau, souvent ceux de la presse anglaise, auront parfois accolé l'épithète de «propagande haineuse» à certains de ses travaux (spécialement en ce qui concerne **le Temps des bouffons**, au demeurant l'un de ses meilleurs films). Ces hauts cris, bien sûr, servent d'abord la cause de quelques vierges offensées qui ne reculent pas devant un alarmisme du plus mauvais goût pour faire valoir leur point de vue. Et il faut être bien aveugle pour voir que **le Temps des bouffons**, au-delà de la révolte qu'il exprime, offre une interprétation du présent tout à fait valable, en nous offrant ses images en guise de preuve.

C'était là, ma fois, une bonne pièce de «cinéma-guérilla». Pour Falardeau, réaliser des fictions à gros budget ou des documentaires fauchés demeure sans doute sensiblement la même chose: une manière de «continuer le combat». Sauf que la fiction à gros budget s'apparenterait davantage à de l'artillerie lourde. On pourra peut-être regretter alors que Falardeau ait définitivement développé un goût pour ce type d'armes. Car après tout, en temps de guerre, c'est bien elle qui fait exploser les hôpitaux avec les ambassades et qui, avec ses répercussions incontrôlées, «frappe dans le tas» plutôt qu'en des cibles précises, avec les dégâts que cela entraîne. Et le «message» de Falardeau s'en trouve grossi d'autant: car «frapper dans le tas», cela veut d'abord dire «frapper n'importe comment», sans vraiment voir sur qui. ■